

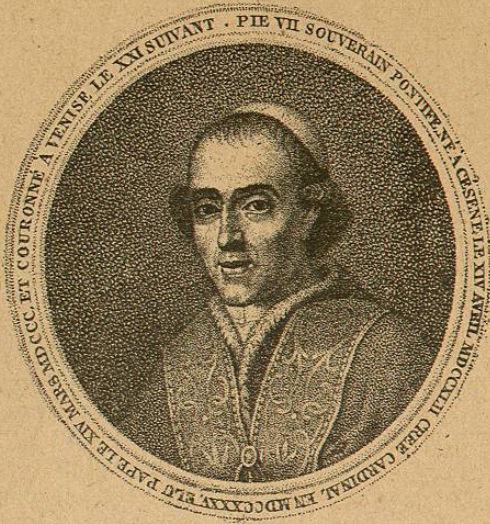
eux-mêmes et lancés dans le tourbillon du monde, ils lui montrèrent à travers les étroites ouvertures de sa prison ce monde tourmenté non seulement à sa surface, mais dans ses plus intimes profondeurs, et cela par suite de son inflexibilité; l'Église déchirée par le schisme, la religion mortellement atteinte, et cela par ce qu'ils appelaient son obstination.

Lui qui n'avait fait que prier et courber la tête devant la souffrance, on lui persuada qu'il était un maître dur et cruel, résolu à sacrifier tout plutôt que de se dessaisir d'un pouvoir aussi impitoyable qu'impuissant.

Il céda un instant à sa conscience alarmée et souscrivit conditionnellement à la rédaction du nouveau Concordat qu'on lui présentait.

Aussitôt que son esprit humble et droit reconnut, son erreur, il la répara avec autant de

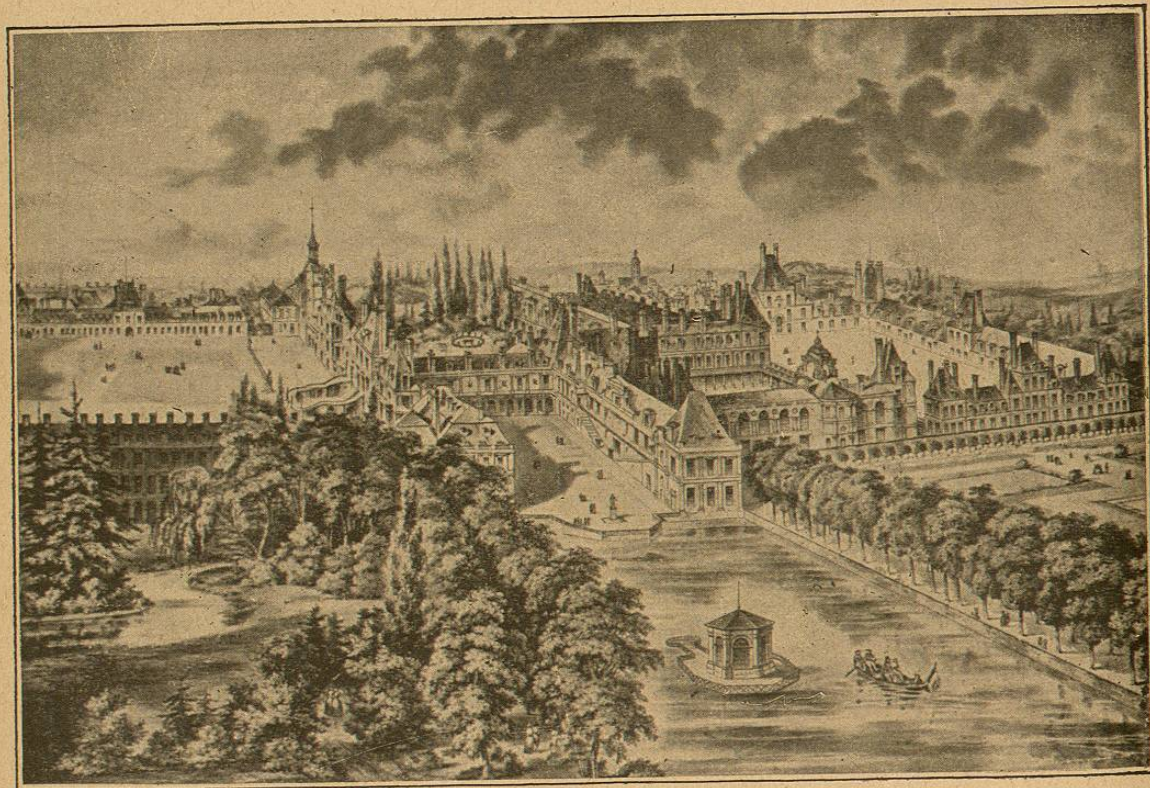
noblesse que de succès. Après s'être si noblement abaissé, il se releva dans l'estime et l'amour de tous ceux qui le connaissaient (1).



Nous laissons le lecteur se reposer sur ce jugement si lumineux, sur cette double appréciation si juste de la conduite du saint Pontife en ces difficiles conjonctures. Si nous n'avons pas dissimulé les faiblesses qu'il déplora lui-même si amèrement, il nous sera doux maintenant de racon-

ter les triomphes que Dieu lui réservait dans un prochain avenir.

(1) *Les quatre derniers Papes*, par le cardinal WISEMAN, p. 41.



VUE DE FONTAINEBLEAU EN 1814



PIE VII

## CHAPITRE VI

### RETOUR A ROME — FIN D'UN GRAND RÈGNE

XXII. COALITION DES ALLIÉS CONTRE LA FRANCE — LUTZEN — TENTATIVES DE RAPPROCHEMENT AVEC LE PAPE — SINGULIERS NÉGOCIATEURS CHOISIS — NAPOLÉON SE DÉCIDE ENFIN A DÉLIVRER PIE VII — DÉPART DE FONTAINEBLEAU — INCIDENTS DU VOYAGE —

Dans le courant de l'été 1813, on apprit à Fontainebleau qu'un armistice était conclu entre Napoléon et les alliés et que, sous la médiation de l'empereur d'Autriche, un Congrès devait se tenir prochainement à Prague. A cette nouvelle, Consalvi s'empressa de conseiller au Pape de saisir cette occasion pour réclamer, en face de l'Europe, les droits du Saint-Siège sur l'État romain.

En conséquence, Pie VII écrivit à l'empereur François I<sup>er</sup>. La lettre fut adressée secrètement à M<sup>gr</sup> Sévéroli, nonce du Pape à Vienne.

En ce même temps, Napoléon, qui sentait que la marche des alliés, retardée par la victoire de Lutzen, allait constituer un péril immédiat pour sa couronne, cherchait de nouveau le moyen de se rapprocher du Pape.

Deux tentatives eurent lieu coup sur coup.

La première fut vraiment extraordinaire, tant il eût été difficile de prévoir un pareil négociateur. C'était une femme, la marquise Anne de Brignole de Senez, attachée comme dame de cour à l'impératrice Marie-Louise, et envoyée par Talleyrand! Elle arriva ino-

pinément à Fontainebleau, un soir de novembre, et demanda à voir le cardinal Consalvi : « J'ai pour mission, dit-elle, de proposer à Sa Sainteté de la part de l'empereur d'envoyer un des cardinaux à Paris, pour traiter d'un accommodement. » A cette messagère insolite, le cardinal répondit que ce n'était ni en ce moment, ni à Paris, qu'il convenait de traiter les affaires de l'Église.

Cerefus, poliment exprimé, ne rebuta point les négociateurs dont se couvrait l'action secrète de Napoléon. Les temps, on le voit, étaient bien changés depuis six mois. C'est alors que se présenta à Fontainebleau M<sup>gr</sup> Fallot de Baumont, jadis évêque de Vaison, dans le Comtat-Venaissin, nommé évêque de Gand en 1801, puis en 1807 transféré à Plaisance par Napoléon, qui voulait, par lui et quelques autres prélats, *gallicaniser* l'Église d'Italie. Il mourut archevêque de Bourges.

Cet évêque de Plaisance (et de complaisance, selon l'expression de Rohrbacher) vint donc à Fontainebleau et n'eut pas, paraît-il, à se louer de l'accueil qui fut fait à ses propositions. Il revint pourtant le 18 janvier 1814. Cette fois, il fit des offres plus sérieuses. L'empereur, disait-il, rendait au Pape Rome et les provinces jusqu'à Pérouse; mais comme on lui fit remarquer que ces provinces n'étaient plus au pouvoir de Napoléon, mais des alliés, le négociateur dut se retirer assez confus.

Il fallait, certes, que la politique impériale fût bien aux abois pour recourir à de tels moyens, et cependant, devant les insuccès de ses négociateurs, Napoléon ne perdait pas tout espoir. Il envoya le colonel Lagorse, qui, trouvant réunis les cardinaux Consalvi et Pacca, fit des instances pour qu'on s'occupât de nouveau d'un accommodement avec le Pape. Ce messenger n'eut pas plus de succès que les précédents, et Consalvi lui fit entendre qu'il connaissait la marche des événements et devinait les secrètes terreurs de celui qui l'envoyait.

Tous les moyens étant épuisés, il fallut bien se décider au seul qui demeurât possible. Le 22 janvier 1814, on vit arriver dans la

cour du château deux voitures. Lagorse parut de nouveau et s'adressant au cardinal Mattei, lui dit d'un air mystérieux qu'il avait une nouvelle importante à lui apprendre : « J'ai reçu, dit-il, l'ordre de faire partir le Pape pour Rome dès demain ! »

Ravis d'être les premiers à annoncer à Pie VII une nouvelle si favorable, les cardinaux se précipitèrent vers les appartements du Pape. Lagorse les suivait et, d'un ton respectueux, il intima au Souverain Pontife, de la part de son maître, l'ordre du départ pour la matinée du lendemain. La colombe allait enfin s'échapper; la douceur, la patience et le bon droit avaient fini par triompher de la fourberie et de la force.

Le 23 janvier, le Pape, après avoir entendu la messe, réunit tous les cardinaux qui se trouvaient à Fontainebleau, tant italiens que français, et leur adressa une suprême exhortation :

Nous ne pouvons pas douter, leur dit-il, que vous ne vous montriez fidèles aux serments que vous avez faits lorsque vous avez été promus au cardinalat, et qu'on ne vous trouve défenseurs zélés des droits du Saint-Siège. Nous vous *commandons* expressément (paroles inusitées dans la bouche du pape Pie VII) de ne vous prêter à aucune stipulation de traité, ni sur le spirituel, ni sur le temporel, parce que telle est, à ce sujet, notre volonté ferme et absolue.

Les cardinaux étaient attendris, plusieurs versaient des larmes, tous promirent d'être fidèles. Le Pape entra alors à la chapelle, y fit une courte prière, puis il monta en voiture avec M<sup>gr</sup> Bertazzolli. Le 27 janvier, une autre voiture emportait les cardinaux Mattei, Dugnani, della Somaglia et Pacca, non pas pour suivre le Pape à Rome, mais pour une destination que le duc de Rovigo avait fixée : pour Pacca, à Uzès; pour Consalvi, à Béziers; pour Gabrielli, à Alais, etc.

L'itinéraire réglé par Fouché avait surtout pour but d'éviter les grandes villes, où l'on craignait les manifestations de la sympathie populaire en faveur du Pape. Loin de suivre la ligne directe, le cortège s'achemina d'abord par l'Orléanais, par le Limousin, la Guyenne et le Languedoc. On s'arrêta successivement à Pithiviers, à Orléans,

Lamotte-Beuvron, Vatan près Châteauroux, Limoges, Brive, Cahors, Montauban, Castelnau-dary. Puis, le Pape passa le Rhône sur un pont de bateaux, entre Beaucaire et Tarascon. Là, les habitants des deux villes se réunirent pour lui offrir les témoignages de la plus tendre vénération. On n'entendait qu'acclamations de joie, applaudissements, félicitations. Le colonel Lagorse dit alors à tout ce peuple : « Que feriez-vous donc si l'empereur passait ? » A ces mots, le peuple répondit : « Nous lui donnerions à boire ! » Ceci pouvait faire prévoir ce qui arriverait plus tard à Orgon. Le colonel s'étant mis en colère, un des plus violents de la troupe lui cria : « Colonel, est-ce que vous auriez soif ? » (1)

Telles étaient les dispositions ardentes des peuples du midi de la France.

XXIII. MALHEUREUSE CAMPAGNE DE FRANCE  
— ABDICATION — LE PAPE EN ITALIE ET  
A ROME — NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE ET  
A SAINTE-HÉLÈNE — LEÇONS DE LA PRO-  
VIDENCE

Tandis que Pie VII continue son pacifique voyage, qui, malgré les précautions de ses conducteurs, ressemblait à un triomphe, voyons ce que devenait Napoléon. Le 25 janvier 1814, deux jours après que le Pape eut quitté Fontainebleau, l'empereur sortait de Paris pour cette lamentable campagne de France, pendant laquelle les douleurs et les défections vont succéder aux revers. Il apprendra successivement que son beau-frère Murat, qu'il a fait roi de Naples, a tourné ses armes contre lui, que Paris est investi, puis occupé, les alliés victorieux; il apprendra enfin que le Sénat, à l'instigation de Talleyrand, dans sa séance du 1<sup>er</sup> avril, vient de proclamer sa déchéance, que les Bourbons sont rappelés. Enfin, ironie suprême du sort, disons mieux, justice éternelle du Très-Haut! le 4 avril, dans ce même palais de Fontainebleau, naguère

(1) On a dit que l'homme courageux qui parlait ainsi était le grand-père d'Alphonse Daudet, le romancier trop connu.

témoin de tant de douleurs, il lui faudra, pour satisfaire aux exigences de son beau-père, François d'Autriche, et de son ami, Alexandre de Russie, signer sa propre abdication! Et, chagrin plus intime, il se voit séparé pour jamais de sa femme et de son fils, de ce petit roi de Rome dont le titre à cette heure résonne comme l'écho d'un grand crime ou l'appel d'une suprême malédiction.

Bien qu'ils ne fussent éloignés que de trois ans, qu'ils semblaient loin ces jours où le puissant empereur, environné d'une pompe toute royale, avait présenté aux grands Corps d'État cet héritier si désiré, et sur le front duquel, en dépit de tant d'espérances, ne devait jamais reposer la couronne impériale.

L'heure de l'expiation est donc venue; les armes sont déjà tombées des mains des soldats et voici que cette couronne, comme ravie et prise d'assaut, il y a dix ans, sur l'autel de Notre-Dame, n'ayant pas été posée par la main qui affermit les choses d'ici-bas, est tombée de ce front jusqu'alors victorieux, et l'Europe, à son tour, excommunie celui qui si longtemps la fit trembler.

Mais revenons au pèlerin apostolique poursuivant maintenant son voyage à travers les villes d'Italie. C'est là qu'il reçut un arrêté, pris le 2 avril, par le gouvernement provisoire qui venait de proclamer la déchéance de Napoléon :

Le gouvernement provisoire, instruit avec douleur des obstacles qui ont été mis au retour du Pape dans ses États, et déplorant cette continuation des outrages que Napoléon Bonaparte a fait subir à Sa Sainteté, ordonne que tout retardement à son voyage cesse à l'instant, et qu'on lui rende dans toute la route les honneurs qui lui sont dus. Les autorités civiles et militaires sont chargées de l'exécution du présent arrêté.

Ce document était signé de Talleyrand, prince de Bénévent, du duc de Dalberg, du général comte Beurnonville, de M. de Jaucourt et de l'abbé de Montesquieu.

Le Pape traversa Milan, où le prince Eugène, le traitant avec respect, lui facilita les moyens de se rendre à Parme, puis à Césène.

C'est dans cette petite ville, sa patrie, que Pie VII donna la mesure de sa générosité. Murat avait été admis à l'audience du Pape et, apprenant de la bouche du Saint-Père qu'il se rendait à Rome :

« Comment, dit le roi de Naples, comment Votre Sainteté se décide-t-elle à aller à Rome ? »

— Il semble, reprit Pie VII, que rien n'est plus naturel.

— Mais Votre Sainteté veut-elle y aller malgré les Romains ?

— Nous ne vous comprenons pas.

— Quelques-uns des principaux seigneurs de Rome et de riches particuliers de la ville m'ont prié de faire passer aux puissances alliées un mémoire signé d'eux, dans lequel ils demandent à n'être gouvernés désormais que par un prince séculier. Voici ce mémoire. J'en ai envoyé à Vienne une copie; j'ai gardé l'original, et je le mets sous les yeux de Votre Sainteté pour qu'elle voie les signatures. »

A ces mots, le Pape prit des mains de Joachim le mémoire, et, sans le lire, sans même le regarder, il le jeta dans un brasier qui se trouvait là et qui le consuma à l'instant; puis il ajouta :

« Actuellement, n'est-ce pas, rien ne s'oppose à ce que Nous allions à Rome ? »

Le 12 mai, Pie VII arrivait à Ancône, où les habitants renouvelèrent les ovations qu'ils lui avaient prodiguées quinze ans plus tôt. Le lendemain, du haut d'une estrade, le Pape bénit solennellement la mer et couronna de ses mains la Vierge célèbre honorée dans la cathédrale sous le titre de *Reine de tous les saints* (1). Il passa ensuite par Osimo, Loreto, Foligno, Spolète; enfin le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, Pie VII, après un exil de cinq années, rentra solennellement dans la Ville Éternelle (2).

(1) Il avait précédemment couronné la célèbre statue que l'on vénère à Savone sous le titre de *Mère de la Miséricorde*, sur le front de laquelle il avait lui-même déposé un diadème d'or. (*Brév. rom. Office de Notre-Dame Auxiliatrice.*)

(2) L'Église, dans ses Offices, ne craint pas d'appeler miraculeux le retour de Pie VII en ses États. Le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, elle célèbre

Avant d'y arriver, il avait ordonné d'accueillir avec bienveillance la mère de l'empereur, M<sup>me</sup> Lætitia, qui venait demander un asile à Rome, et le cardinal Fesch qu'il traita avec une bonté particulière. Au moment où il apprit que le cardinal Fesch approchait, le Pape dit : « Qu'il vienne, qu'il vienne. Nous voyons encore ses grands vicaires accourir à Grenoble au-devant de Nous; Pie VII ne peut pas oublier le ton de courage avec lequel on a prêté le serment prescrit par Pie IV. »

C'est ainsi que se vengea le Pape.

Le voyage de Napoléon après son abdication n'offrit pas à beaucoup près le même spectacle. De Fontainebleau à Valence, on criait encore çà et là sur son passage : « Vive l'empereur ! » mais à Orgon, dans la Provence, le peuple, exaspéré, faillit faire au prisonnier un mauvais parti. Les commissaires eurent toutes les peines à le soustraire aux fureurs de la populace. Un peu plus loin, il dut se déguiser en postillon, portant la cocarde blanche et courant devant sa propre voiture. Arrivé le 4 mai à l'île d'Elbe, on sait comment il en revint le 26 février 1815, et nous n'avons pas à rappeler ici la catastrophe de Waterloo, le 18 juin de cette même année, puis la seconde et définitive abdication et la relégation à Sainte-Hélène, où l'empereur arriva le 15 octobre 1815.

Un des derniers regards du captif dans son île déserte sera sans doute pour cette France qu'il aimait tant et qu'il avait faite si grande, mais aussi vers Rome, où régnait en paix celui qu'il avait torturé si longtemps. C'est à Rome qu'un jour il demandera un prêtre qui reçoive ses suprêmes confidences et qui l'aide à sanctifier les dernières années d'une vie si glorieuse et si tourmentée.

Poussant plus loin encore sa magnanimité, Pie VII écrivait peu après au car-

chaque année cet anniversaire, et, dans la troisième leçon du second nocturne, elle attribue à l'intervention de la Sainte Vierge la délivrance du pape Pie VII, au même titre qu'elle lui avait attribué la victoire sur les Turcs à Lépante, deux siècles et demi plus tôt.

dinal Consalvi, alors en Angleterre, pour lui recommander instamment la famille Bonaparte.

La mère et la famille de Napoléon font appel à Notre miséricorde et générosité; Nous pensons qu'il est juste et reconnaissant d'y répondre. Nous sommes certain d'entrer dans vos intentions en vous chargeant d'écrire de Notre part aux souverains alliés et notamment au prince régent (d'An-

gleterre), qui Nous a donné tant de témoignages d'estime. C'est votre cher et bon ami, et Nous entendons que vous lui demandiez d'adoucir les souffrances d'un pareil exil. Ce serait pour Notre cœur une joie sans pareille d'avoir contribué à diminuer les tortures de Napoléon. Il ne peut plus être un danger pour quelqu'un, Nous désirerions qu'il ne fût un remords pour personne.

Secondant ce dessein miséricordieux, le



ENTRÉE TRIOMPHALE DE PIE VII A ROME, LE 24 MAI 1814

cardinal s'efforce de faire adoucir la captivité de Sainte-Hélène. Bientôt, il arrête l'apparition d'un pamphlet contre l'exilé, et la mère de Napoléon, instruite par le cardinal Fesch de cette délicate attention, d'écrire le 27 mai 1818 :

Je suis vraiment la mère de toutes les douleurs, et la seule consolation qui me soit donnée, c'est de savoir que le Très Saint-Père oublie le passé pour ne se souvenir que de l'affection qu'il témoigne à tous les miens. Nous ne trouvons d'appui et d'asile que dans le gouvernement pontifical, et notre reconnaissance est aussi grande que le bienfait. Je parle

au nom de toute ma famille de proscrits et surtout au nom de celui qui meurt à petit feu sur un rocher désert. Sa Sainteté et Votre Éminence sont les seuls qui s'efforcent d'adoucir ses maux et qui voudraient en abrégier le terme.

XXIV. CONSALVI A PARIS — PROJET DE CONCORDAT — LES CENT JOURS — CONGRÈS DE VIENNE — M. LE COMTE DE BLACAS REMPLACE M<sup>sr</sup> DE PRESSIGNY A ROME.

Pour ne pas interrompre le récit des persécutions supportées par Pie VII, nous